

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Claude Vivier / Peter Sellars
Kopernikus, un rituel de mort

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Vendredi 30 novembre 2018 :

France Culture / *L'invité des matins* / Guillaume Erner – 7h40

Invité : Peter Sellars

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/peter-sellars-faire-entrer-lopera-dans-la-cite>

Mardi 4 décembre 2018 :

France Musique / *Musique matin* / Saskia de Ville – de 7h à 9h

Invité : Peter Sellars.

→ <https://www.francemusique.fr/emissions/musique-matin/le-kopernikus-de-claude-vivier-mis-en-scene-par-peter-sellars-66970>

Vendredi 7 décembre 2018 :

France Musique / *Le Club des critiques* / Lionel Esparza – de 22h à 23h

Sujet : *Kopernikus*. Avec Pierre Flinois (Classica), Richard Martet (Opéra Magazine) et Christian Merlin (Le Figaro).

→ <https://www.francemusique.fr/emissions/classic-club/club-des-critiques-7-decembre-66997>

Lundi 10 décembre 2018 :

France Inter / *Le Nouveau Rendez-Vous* / Laurent Goumarre – de 22h 23h

Invité : Peter Sellars.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-10-decembre-2018>

TÉLÉVISION

Mardi 4 décembre 2018 :

Youtube / France Musique / « Peter Sellars, Metteur en scène et animal politique »

Invité : Peter Sellars répond aux questions de Aliette de Laleu.

→ https://www.youtube.com/watch?time_continue=123&v=xb6pmhoqeGU

Mardi 4 décembre 2018 :

Arte / *Agenda Coups de cœur* / « Kopernikus , opéra de Claude Vivier mis en scène par Peter Sellars ».

Sujet : Une annonce de *Kopernikus*.

→ <https://www.arte.tv/sites/coupsdecœur/2018/12/04/kopernikus-opera-de-claude-vivier-mis-en-scene-peter-sellars/>

PRESSE

Francemusique.fr – 5 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Olyrix.com – 8 septembre 2018

L'œil – Octobre 2018

Lesinrocks.com – 14 novembre 2018

Liberation.fr – 19 novembre 2018

Télérama Sortir – du 28 novembre au 4 décembre 2018

Diapason – Décembre 2018

i/o Gazette – Décembre 2018

Opéra Magazine - Décembre 2018

La Croix – 4 décembre 2018

Opera-online.com – 4 décembre 2018

Diapasonmag.fr – 5 décembre 2018

Lesinrocks.com - 5 décembre 2018

Télérama Sortir – du 5 au 11 décembre 2018

Les Echos - 6 décembre 2018

Transfuge.fr – 6 décembre 2018

La Croix – 7 décembre 2018

La-croix.com – 7 décembre 2018

Le Monde – 8 décembre 2018

Resmusica.com – 8 décembre 2018

Francemusique.fr – 5 septembre 2018

france
musique

Du 10 septembre au 31 décembre 2019

Festival d'Automne à Paris - Portrait
de Claude Vivier

France Musique dans le cadre du festival d'Automne dont elle est partenaire, soutient le portrait consacré à Claude Vivier

PORTRAIT CLAUDE VIVIER FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS



Portrait Claude Vivier

Portrait de Claude Vivier

« Le futur de la musique ne peut se voir sans l'apport essentiel des autres cultures. L'esprit humain ne peut être cosmique que lorsqu'il met en œuvre tout son héritage culturel. », prescrivait Claude Vivier. Dans son œuvre, comme dans celle de Clara Iannotta, chaque instant porte quelque chose d'hybride, où l'Autre, étranger ou soliste, nous imprègne de sa découverte.

Au programme :

Judi 27 septembre 20h : Radio France/Auditorium

- Alban Berg, Sept Lieder de jeunesse Pascal Dusapin, Apex, solo pour orchestre n°3
- Claude Vivier, Orion pour orchestre Gustav Mahler, Dixième Symphonie/Adagio

Lundi 8 octobre 20h : Théâtre de la Ville – Espace Cardin

- Clara Iannotta, paw-marks in wet cement (ii) pour piano*, 2 percussions et ensemble amplifié
- Claude Vivier, Pulau Dewata pour ensemble Shiraz pour piano Bouchara pour soprano et ensemble

Jeudi 25 octobre 20h : Radio France/Auditorium

- Tristan Murail, Unanswered Questions pour flûte solo Claude Vivier, Siddhartha pour huit groupes d'orchestre
- Gustav Mahler, Le Chant de la terre pour ténor, alto et orchestre

Vendredi 16 novembre 20h30 : Cité de la musique – Philharmonie de Paris

- Claude Vivier, Jesus erbarme dich pour soprano et chœur Cinq Chansons pour percussion Glaubst du an die Unsterblichkeit der Seele ?
- Gérard Grisey, Quatre Chants pour franchir le seuil pour voix de soprano et quinze musiciens

Mardi 4 au vendredi 7 décembre 20h Samedi 8 décembre 16h Théâtre de la ville – Espace Cardin Avec le Théâtre du Châtelet

Lundi 17 au mercredi 19 décembre 20h Nouveau théâtre de Montreuil, centre dramatique national

- Claude Vivier/Peter Sellars Kopernikus, un rituel de mort pour sept chanteurs et sept instrumentistes
- Ensemble vocal Roomful of Teeth Ensemble L'Instant Donné Michael Schumacher

Tous les spectres de Claude Vivier

Mort en 1984 à 34 ans, le compositeur québécois a produit une musique à l'image de sa vie, foisonnante et trouble

Le soir du 25 janvier 1983, Claude Vivier rentre chez lui, à Paris, avec un homme qu'il a rencontré dans un bar. L'inconnu lui entaille le cou avec une paire de ciseaux avant de lui dérober quelques billets. L'histoire se répète dans la nuit du 7 au 8 mars. Cette fois, le compositeur est retrouvé mort ; un mois avant son 35^e anniversaire. Sur sa table de travail, une partition dont le titre allemand interpelle, *Glaubst du an die Unsterblichkeit der Seele* (« Crois-tu en l'immortalité de l'âme »), et plus encore son contenu. Un récitant y raconte, à la première personne et de manière amplifiée (poignante, foncée dans le cœur), l'agression du 25 janvier. « *Il faisait nuit j'avais peur* », confie plus loin le substitut du compositeur. Repris par les chanteurs, le mot « peur » aura été la dernière expression musicale de Claude Vivier. La partition, inachevée, s'arrête là.

Difficile alors de ne pas s'interroger sur la relation entre la vie et l'œuvre, sachant que, pour le québécois plus que pour tout autre compositeur, l'une et l'autre « sont inextricablement liées », comme en atteste le chef d'orchestre Reinbert de Leeuw dans un instructif documentaire *Rêves d'un Marco Polo*, 2006, DVD Opus Arte). Pourtant, Claude Vivier aura attendu sa dernière œuvre pour faire ouvertement référence à ce qui lui arrivait. Jusque-là, il s'était contenté d'allusions plus ou moins conscientes à une vie qui, riche en épisodes glauques, pourrait nourrir un roman impudique ou une hèse de psychanalyse.

Mystique toujours

Né à Montréal le 14 avril 1948, le parents inconnus, Claude Vivier est placé dans un orphelinat où il restera jusqu'à Noël 1950. L'enfant semble bien parti pour être adopté, mais le couple Vivier le ramène à l'institution près les fêtes. L'adoption officielle interviendra néanmoins le 1^{er} août 1951. Commence une vie où, sur les photos, n'inspire que les sourires au jeune Claude, pourtant, abusé sexuellement à 12 ans par un oncle, il est envoyé dans un internat et ne voit plus sa famille que pendant les vacances. La scolarité chez les frères maristes le conduira au séminaire. Après quelques mois seulement de noviciat, pendant



Claude Vivier, en 1981.
JEAN BILLARD

Il voit la musique comme un élément de rêve susceptible de le protéger des atteintes de la réalité

l'année scolaire 1966-1967, le jeune homme comprend qu'il n'est pas fait pour la vie monastique. Il a découvert son homosexualité et, surtout, sa nature de compositeur.

Subjugué par l'orgue et par les chants entendus, à 14 ans, pendant la messe de minuit, il voit la musique comme un élément de rêve susceptible de le protéger des atteintes de la réalité. En effet, dans une partition, tout est permis. Y compris l'usage d'une langue inventée. Toutefois, *Ojikaawa* (1968), son premier essai dans ce domaine, utilise aussi des extraits du Psaume 131.

En 1970, alors qu'il vient d'obtenir ses prix d'analyse et de composition dans la classe de Gilles Tremblay (un disciple québécois

d'Olivier Messiaen) au Conservatoire de Montréal où il a été admis en 1967, Claude Vivier effectue deux longues retraites dans l'abbaye cistercienne d'Oka, où il retournera tout au long de sa vie après des moments difficiles. Mystique un jour, mystique toujours. Sur ce plan, il aura bientôt à qui parler avec Karlheinz Stockhausen (1928-2007), qui l'accepte parmi ses élèves, à l'automne 1972, à Cologne, après un parcours semé d'embûches.

Vivier adulte le compositeur qui diffuse la bonne parole avant-gardiste lors des cours d'été de Darmstadt (auxquels le jeune Québécois assiste depuis 1970), en Allemagne, et il se considère lui-même comme l'Élu parmi les disciples de cette figure chrétienne. Composé en 1973, au plus fort de l'influence de Stockhausen, le chœur à capella *Jesus erbarme dich* (« Jésus prends pitié ») prouve que Vivier est loin de se comporter en épigone. Le même constat est valable après le voyage effectué, de septembre 1976 à janvier 1977, en Asie du Sud-Est.

Hommage à la musique balinaise, *Pulau Dewata* (1977) balance entre incantation et frénésie selon une aspiration, toute personnelle, que le compositeur résume ainsi : « C'est

une musique d'enfant. » L'opéra *Kopernikus* (1978-79), sous-titré « Rituel de mort », s'inscrit dans une semblable dimension. Inspiré des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, il commence par une lettre de Lewis Carroll et réunit des personnages mythiques (Merlin, le Roi Arthur, la Reine de la nuit, Tristan et Isolde) autour d'Agni, déesse hindoue du feu, laquelle demande notamment à Mozart s'il est vrai que, dans le château de la fée Carabosse, les gens communiquent par le biais de la musique...

« Un écrivain de musique »

Qu'on ne prenne pas cependant Vivier pour un créateur anecdotique et infantile ! Son intérêt pour les échelles non tempérées et son sens inné des superpositions de timbres et d'harmonies devaient naturellement le placer dans la mouvance de la musique spectrale, courant majeur apparu en France dans les années 1970. Le séjour parisien entrepris en 1982 par le Québécois a-t-il été motivé par un tel rapprochement ?

PIERRE GERVASONI

Quoi qu'il en soit, son dernier opus achevé, *Trois airs pour un opéra imaginaire* (sur un texte en langue inventée), fera sensation, lors de sa création posthume, le 24 mars 1983, au Centre Pompidou, alors que l'assassin du compositeur court toujours. On ne découvrira l'identité du meurtrier, un délinquant de 20 ans, que huit mois plus tard. Relation sadomasochiste ayant mal tourné, acte crapuleux ou crime homophobe – comme le suggère Bob Gilmore, auteur en 2014, d'une remarquable biographie du compositeur (University of Rochester Press, en anglais, non traduit) ?

Le fait est que la carrière de Vivier s'arrête net après dix ans de tours et détours entièrement voués à la création. « *Je suis un écrivain de musique* », avait-il clamé par un néologisme propre à manifester sa détermination, vaille que vaille, à s'exprimer avec des mots et des notes n'appartenant qu'à lui.

Prompt à désigner des symboles (l'addition des 7 chanteurs et des 7 instrumentistes de *Kopernikus* aboutissant au chiffre 14, celui de sa naissance), Claude Vivier a-t-il songé que son œuvre, foisonnante et juvénile, était tout entière résumée par son nom ? ■

À VOIR
ORION
le 27 septembre à l'Auditorium de Radio France

PULAU DEWATA, BOUCHARA, SHIRAZ
le 8 octobre à l'Espace Cardin - Théâtre de la Ville

SIDDHARTHA
le 25 octobre à l'Auditorium de Radio France

GLAUBST DU AN DIE UNSTERBLICHKEIT DER SEELE ?, CINQ CHANSONS, JESUS ERBARME DICH ?
le 16 novembre à la Cité de la musique - Philharmonie de Paris

KOPERNIKUS,
UN RITUEL DE MORT
du 4 au 8 décembre, à l'Espace Cardin - Théâtre de la Ville ;
du 17 au 19 décembre, au Nouveau Théâtre de Montreuil

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Subventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Paris et le Conseil Régional d'Île-de-France, le Festival d'Automne à Paris remercie pour leur soutien à sa 47^e édition :

LES AMIS DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

GRAND MÉCÈNE DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

MÉCÈNES

Fondation d'entreprise Fimino
Fondation d'entreprise Hermès
Fondation d'entreprise Philippe de Rothschild
Fondation Ernst von Siemens pour la musique
Fondation franco-japonaise Sasakawa
King's Fountain

Arte
Better Brand Better Business
Koryo
Jean-Pierre de Beaumarchais
Olivier Diaz
Zaza et Philippe Jabre
Pâris Mouratoglou
Sylvie Winckler

DONATEURS

Frédérique Cassereau, Philippe Crouzet, Sylvie Gautrelet, Jean-Philippe Gauvin, Jean-Claude Meyer, Caroline Pez-Lefèvre, Sydney Picasso, Claude Prigent, Bertrand Rabiller, Ariane et Denis Reyre, Aleth et Pierre Richard, Agnès et Louis Schweitzer, Nancy et Sébastien de la Selle, Bernard Steyaert, Arthur Toscan du Plantier

Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises sous l'égide de la Fondation de France

AMIS

Irène et Bertrand Chardon, Lyne Cohen-Solal, Hervé Digne, Aïmée et Jean-François Dubos, Susana et Guillaume Franck, France Grand, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Pierre Morel, Tim Newman, Judith Pissar, Yves Rolland, Myriam et Jacques Salomon, Guillaume Schaeffer

Le Festival remercie également les Mécènes, Donateurs et Amis qui ont souhaité garder l'anonymat.

Rejoignez les Amis du Festival d'Automne à Paris

Service mécénat : 01 53 45 17 05

Partenaires 2018
Adami, Sacem, SACD, ONDA, Adam Mickiewicz Institute, Japonismes 2018, Ambassade de Norvège, Centre culturel canadien à Paris, British Council, Pledg, Ina

Le Monde | hrockuptibles | arte

Une programmation dans la marge des sons

Programmé lors du concert d'ouverture, l'extatique *Inori* (1974), de Karlheinz Stockhausen, donne le ton, hautement spirituel, d'une édition qui invitera l'auditeur à s'élever bien au-dessus des notes. L'« Adoration » – sous-titre de *Inori* –, conçue par Stockhausen dans le prolongement de plusieurs séjours au Japon, impose à deux solistes placés sur un podium au cœur de l'orchestre de mimer treize gestes de prière. A genoux, au début, la tête enfouie dans les mains puis précisément associée à l'animation musicale tout comme les différents « dessins » signifiés par les doigts, les deux solistes (généralement un couple) s'apparentent aux officiants d'un rite.

Pas un « rituel de mort », comme l'opéra *Kopernikus* (1978-79) composé par Claude Vivier au sortir d'une double révélation à soi-même (d'abord par la grâce de l'enseignement de Stockhausen puis par celle d'une immersion à Bali), mais un rituel d'éternité, le nom de Dieu (« Hu », la première syllabe du mot « humain » selon une doctrine soufi-

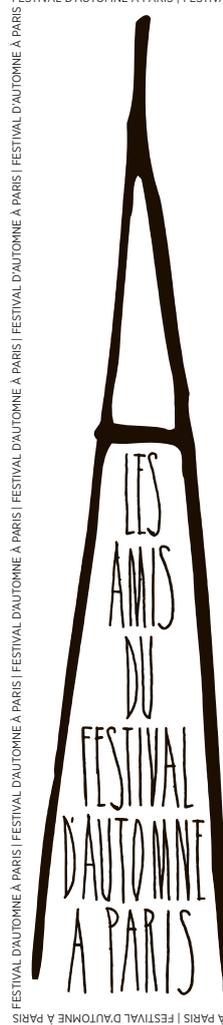
citée par le compositeur) étant à l'origine de toute la partition.

L'infini est aussi invoqué par Tomás Saraceno, dans une « *jam session cosmique* » qui relève de la performance, entre arts plastiques et musique. Au Palais de Tokyo, *Jamming With Spiders*, proposé par l'artiste argentin, envisage une interaction entre le jeu des musiciens et l'architecture des toiles d'araignée. Là encore, l'environnement des sons sera déterminant pour l'appréhension de l'œuvre.

« Extra-musical »

Du tissage immatériel opéré par Tomás Saraceno au « *maillage* » dynamique de David Christoffel (qui réglera l'entrecroc d'œuvres musicales, poétiques et radiophoniques), il y a plus d'un pas. A effectuer dans la marge des sons. Comme s'y sont attelés Pierre-Yves Macé (*Rumorarium*, recyclage de musiques captées dans les rues) et Enno Poppe (*Rundfunk*, reconditionnement des synthétiseurs d'antan) pour des créations, elles aussi, appelées à siéger dans « l'extra-musical ». ■

P. GL.



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

ACTU DES OPÉRAS

Festival d'automne à Paris 2018 : Vivier lyrique

Le 08/09/2018 | Par Charles Arden | [f](#) [t](#) [g+](#) [in](#) [✉](#)

Présentation du fort versant musical et lyrique pour la 47ème édition du Festival d'Automne à Paris (dédiée au grand mélomane et indéfectible soutien de l'opéra, Pierre Bergé) :

Le Festival d'automne à Paris met à l'honneur la création contemporaine depuis 1972. Fortement marquée par la pluridisciplinarité, la manifestation est née par l'union de la danse et de la musique (matérialisant l'union du Festival international de la danse -de Jean Robin- et des Semaines musicales internationales de Paris -de Maurice Fleuret-). D'autant que le Festival devient rapidement un temps fort dans la saison théâtrale mais également les arts plastiques, le cinéma et la littérature.



Toujours international et curieux de nouveautés, parcourant cette année 45 lieux franciliens avec une soixantaine d'artistes internationaux, le Festival affirme à nouveau "la diversité des êtres, le refus des frontières, l'appel de l'ailleurs, de l'inconnu et de l'étranger" notamment par son programme musical.

L'art des sons et du temps est ainsi mis à l'honneur par deux nouveaux "Portraits" complétant la série de monographies d'artistes lancée en 2012. La première célébrée est la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker dont seront données dans une vingtaine de lieux, une douzaine de pièces, de 1982 à aujourd'hui (et dont le *Così fan Tutte* de Mozart avait servi d'hommage à Pierre Bergé, sans oublier également le projet Bach/Keersmaeker représenté à l'Opéra de Lille).

Le Festival portraiture également, pour une première monographie en France, le compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983), disciple de Karlheinz Stockhausen, proche de Gérard Grisey (avec lequel il partagera des programmes de concerts, comme ses contemporains Tristan Murail et Pascal Dusapin ainsi que la trentenaire Clara Iannotta, mais également les références Alban Berg et Gustav Mahler).

Le Festival composera cinq programmes puisés parmi la cinquantaine d'œuvres de ce globe-trotter, avec un "rituel de mort" pour *Kopernikus*, dont il est l'auteur et que mettra en scène Peter Sellars au Théâtre de la Ville-Espace Cardin et au Nouveau théâtre de Montreuil. Avant cela, l'hommage commencera par un portrait collectif à l'Auditorium de Radio France : Alban Berg (avec *Sept Lieder de jeunesse*) Pascal Dusapin (*Apex*, solo n°3) Claude Vivier (*Orion*) et Gustav Mahler (*Adagio de la Dixième Symphonie*) par la mezzo-soprano Charlotte Hellekant et l'Orchestre National de France (direction Cristian Macelaru).

La soprano Marion Tassou, Wilhem Latchoumia au piano et l'Ensemble L'Instant Donné menés par Aurélien Azan-Zielinski, proposeront le concert-rencontre à l'Espace Cardin entre Clara Iannotta (avec sa pièce *paw-marks in wet cement*) et Claude Vivier (*Pulau Dewata, Bouchara et Shiraz*).

Ce sont la mezzo-soprano Alice Coote, le ténor Michael Schade et la flûtiste Anne-Sophie Neves qui défendront à l'Auditorium de Radio France : *Unanswered Questions* de Tristan Murail, *Siddhartha* de Claude Vivier et *Le Chant de la terre* de Mahler avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par Olari Elts.

Le Festival invitera également David Christoffel, médiateur d'une rencontre "entre musique, poésie et création sonore" au Théâtre des Abbesses.

L'automne jouera les prolongations avec ce Festival protéiforme dont les événements sont amenés à durer et à être repris : le programme court ainsi jusqu'à mi-décembre et même jusqu'au 17 février avec *Kanata* au Théâtre du Soleil qui (exceptionnellement et même pour la toute première fois) n'est pas dirigé par Ariane Mnouchkine mais Robert Lepage avec sa compagnie Ex Machina pour ce spectacle "relisant l'histoire du Canada à travers le prisme des rapports entre Blancs et Autochtones". Une production qui a déclenché de très vives polémiques au Québec, le spectacle se voyant accusé par certains d'appropriation culturelle étant donné qu'il n'emploie pas d'acteur des "Premières Nations" (peuples autochtones canadiens).



À l'affiche ce mois-ci de l'Opéra Bastille, le metteur en scène américain, né à Pittsburgh en 1957, est de retour cet automne avec *Kopernikus* au Festival d'automne. Rencontre avec un créateur hors normes fasciné par le dialogue entre les arts.

Peter Sellars, L'OPÉRA ? C'EST COMME L'ACCUEIL DE L'IMMIGRATION DANS UNE DÉMOCRATIE

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉLINE GARCIA-CARRÉ

L'ŒIL L'opéra « *Kopernikus* » de Claude Vivier, présenté au Festival d'automne à Paris, parle du rituel de la mort. Comment avez-vous mis en scène ce passage d'un monde à l'autre ?

PETERSELLARS Comme celles de Mozart, les œuvres de Claude Vivier sont des œuvres d'adieu, qui vont au-delà du matérialisme qui nous entoure et nous font ressentir les vibrations spirituelles. Les couleurs, comme les sons, ne sont que des ondes vibratoires qui conduisent à l'émotion. Claude Vivier a grandi à Montréal, dans un univers très noir et blanc, parfois gris et, pour la première fois de sa vie, il a senti les couleurs sur les plages de Bali où les plantes poussent presque sous vos yeux, déployant des tons incroyables. Ce sont ces couleurs

magiques que l'on respire en écoutant sa musique. Les sept chanteurs et sept musiciens sont éclairés chacun par une couleur très intense révélant leur présence spirituelle comme dans les toiles hindoues avec des bleus, des jaunes, des oranges et des rouges. *Kopernikus* est une œuvre qui parle de ce qui arrive quand on ferme les yeux pour la dernière fois. Que se passe-t-il lors de ce passage entre les deux mondes ? Pour moi, la mort n'est pas la fin, la vie sur terre n'est qu'une préparation, un prélude.

Comment avez-vous abordé *Les Larmes de saint Pierre de Lassus*, présenté au printemps prochain à la Philharmonie de Paris ? Lassus compose cet opéra à la fin de sa vie, il y exprime des douleurs insupportables dont l'intensité se ressent dans les harmonies. J'ai voulu mettre en scène cette angoisse à la fois corporelle et spirituelle qu'il a ressentie au seuil de la mort, à travers les vingt et un chanteurs du chœur de Los Angeles qui ont appris par cœur une œuvre d'une telle complexité, ce qui est héroïque et donne une puissance inouïe à leur performance.

Bill Viola a conçu une œuvre unique pour votre mise en scène de *Tristan und Isolde*, actuellement à l'Opéra Bastille. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ? C'est une œuvre composite qui réunit toutes les évolutions techniques dont sa carrière s'est toujours fait l'écho. Les images les plus récentes ont été réalisées avec une équipe hollywoodienne, permettant d'atteindre un tel raffinement esthétique. Les premières œuvres de Bill Viola possèdent ce mystère spirituel, cette vie très intériorisée, et la musique de Wagner est pleine de couleurs mais aussi empreinte d'une grande profondeur intérieure.

Pour vous, « l'art n'est pas un divertissement, c'est une aide à la contemplation ». Cette dimension contemplative a-t-elle toujours fait partie de votre parcours ? J'ai vécu à Paris durant un an, à l'âge de 18 ans, et j'étais souvent à l'espace Pierre Cardin où étaient présentés des artistes franchissant les frontières métaphysiques de l'art tels que Bob Wilson et John Cage. C'était l'apparition d'une nouvelle époque qui touchait à la méditation, avec un intérêt marqué pour les cultures asiatiques et africaines. Ce que je fais actuellement en porte toujours l'empreinte.

L'opéra est souvent qualifié d'art total, réunissant tous les médiums artistiques, qu'en pensez-vous ? C'est comme l'accueil de l'immigration dans une démocratie : il ne s'agit pas de fondre les arts en un seul, mais, au contraire, de leur donner la liberté d'être ensemble en respectant leur singularité pour favoriser la richesse de leur mise en contact. Alors s'ouvrent de nouvelles possibilités auxquelles nous n'aurions jamais pensé si l'on était resté dans notre coin. À travers ce plaisir de croiser les autres cultures, les autres mentalités, le monde s'ouvre. Il faut toujours ouvrir les frontières, c'est ça, l'opéra. **Vous avez été co-commissaire des expositions de Bill Viola en 1997 et d'Elias Sime en 2009, comment avez-vous abordé cet autre travail de mise en scène ?** Les œuvres d'art de Bill Viola sont des êtres vivants, il faut les considérer comme tels. J'ai tenu compte de cet aspect en travaillant les hauteurs de plafond et les épaisseurs de mur qui séparaient chaque installation. C'était un vrai engagement pour moi, qui ne s'est pas limité à la scénographie. J'ai voulu que ■

1_Peter Sellars.
Photo: Ruth Walz

2_ *Tristan und Isolde*, de Richard Wagner, mise en scène de Peter Sellars, œuvres de Bill Viola. Photo: Charles Duprat/OnP.





Tristan und Isolde
de Richard Wagner,
du 11 septembre
au 9 octobre 2018,
Opéra Bastille,
Paris-12^e, www.operadeparis.fr

Kopernikus,
de Claude Vivier, dans
le cadre du Festival
d'automne à Paris,
du 4 au 8 décembre
2018 au Théâtre
de la Ville - Espace
Cardin, et du 17 au
19 décembre 2018
au Nouveau Théâtre
de Montreuil.

**Les Larmes de saint
Pierre**, de Roland
de Lassus, le 27 mai
2019, Philharmonie
de Paris, Paris-19^e,
philharmoniedeparis.fr

le catalogue, qui faisait pleinement partie de l'expérience de l'exposition, soit écrit par l'artiste uniquement. J'ai également souhaité retirer les cartels, car les gens regardent toujours plus les explications que l'œuvre. Je voulais ainsi provoquer une confrontation entre l'œuvre et le public, semblable à une conversation dont on ne maîtrise pas toujours la trajectoire. L'œuvre d'Elias Sime est très intense, et nous ne pouvions pas exposer son travail sur des murs blancs qui rappelaient l'atmosphère aseptisée d'un hôpital. Nous avons donc peint les murs avec de la boue, le public pouvait percevoir l'odeur, et cette texture apportait une dimension sensorielle à l'espace. Dans la plupart des galeries et musées, l'atmosphère est si neutre que, finalement, on n'est nulle part. Il est trop tard dans notre époque pour imaginer que le neutre soit une possibilité.

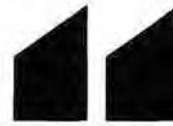
Vous enseignez les arts et cultures du monde à l'université de Los Angeles (UCLA), qu'essayez-vous de transmettre à vos élèves ?

Je leur apprends tout d'abord pourquoi l'intitulé du cours est au pluriel et en quoi le singulier n'est plus de notre temps. L'art va au-delà des cultures, rien n'est pur, il y a toujours un mélange. Comme Gauguin imaginant Tahiti, on est toujours en train d'imaginer ce qu'on a besoin de faire exister. Pour moi, l'art est un acte social. L'histoire de l'art a déjà su refléter des luttes sociales. La démocratie ne vient pas en un jour, c'est un travail de transformation et l'art parle de toutes les choses visibles et invisibles nécessaires à cette transformation.

Quelle place occupe l'art visuel dans vos mises en scène ?

J'aime montrer une œuvre d'art visuel dans un contexte théâtral comme l'opéra, car on peut vraiment entrer dedans, prendre le temps de la regarder longuement, d'autant qu'avec la musique tous les sens sont sollicités.

La lumière de James F. Ingalls, avec qui je collabore depuis trente-cinq ans, sur les toiles de Julie Mehretu qui composaient le décor de l'opéra *Only the Sound Remains* donnait vie à ces gestes tracés à l'encre. On ne peut



Dans la plupart des galeries et musées, l'atmosphère est si neutre que, finalement, on n'est nulle part.

pas voir l'œuvre de Bill Viola pour *Tristan und Isolde* dans un musée, car il faut les cinq heures de Wagner pour l'apprécier, et seul l'opéra est adapté à ce type d'expérience. Dans une galerie ou un musée, les gens se promènent et choisissent le temps qu'ils passent devant une œuvre d'art. Or, dans une situation théâtrale telle qu'un opéra, c'est l'œuvre qui impose sa durée aux spectateurs qui n'auraient sans doute jamais passé autant de temps à la regarder dans un musée. Cette inversion donne une autre profondeur à l'œuvre d'art visuel vue au travers de cette mise en scène. —



Les 4 spectacles à ne surtout pas manquer cette semaine



PAR
Fabienne Arvers

Rubrique hebdomadaire du 14 au 21 novembre

14/11/18 17h27

Mesure pour Mesure, festival théâtre et musique

L'emprunt à Shakespeare du nom de ce festival imaginé par Mathieu Bauer au Nouveau Théâtre de Montreuil (du 16 novembre au 19 décembre) se justifie par son contenu. La musique y côtoie le théâtre quand elles ne se mélangent pas. Pour sa 5e édition, Mesure pour Mesure présente pas moins de 18 propositions, des rencontres professionnelles (RITM, Rencontres internationales de théâtre musical les 30 novembre et 1er décembre). En ouverture, *Tall Man* de Surnatural Orchestra (du 16 au 22 novembre), un concert scénarisé. Suivi de *L'Affaire La Pérouse*, une création de poésie sonore d'Anne-James Chaton et Manuel Coursin qui sera présentée à la Pop, une péniche située au 61 quai de Seine. Quant aux RITM, elles ne se privent pas non plus de spectacles, entre deux débats. On pourra y écouter les *Lectures (z)électroniques* de Muerto Coco, la conférence concert de Greil Marcus, *Lipstick Traces*, savourer un dîner-concert avec *La Tentation des pieuvres* de Maguelone Vidal ou suivre la traversée musicale du *Journal de bord* d'Alessandro Bosetti.

Voilà pour le démarrage. Mais Mesure pour Mesure se poursuit en décembre de la plus belle façon. Avec *When I die, a Ghost Story with Music* de Thom Luz (du 4 au 6 décembre), on découvre le disque de Rosemary Brown, sorti en 1970, composé sous la dictée des fantômes de Chopin, Litz, Debussy et quelques autres compositeurs fameux. Sans oublier *Kopernikus*, un rituel de mort, un opéra de chambre de Claude Vivier, mis en scène par Peter Sellars (du 17 au 19 décembre) dans le cadre du festival d'Automne à Paris.



UN FESTIVAL, DES FESTIVALS

DU MONFORT À NANTES, UNE SEMAINE DE FESTIVALS HORS DES SENTIERS BATTUS

Par Gilles Renault

— 19 novembre 2018 à 08:21

Diterzi, John Grant ou Peter Sellars vont rythmer diverses propositions aussi novatrices qu'alléchantes.

Montreuil connaît la musique

La sixième édition de *Mesure pour mesure* ne change pas de ligne. Organisé par le Nouveau Théâtre de Montreuil, l'événement s'attache aux liens qui unissent théâtre et musique. Cette année, parmi les pièces à conviction, figurent la création de Peter Sellars, qui met en scène l'opéra de chambre de Claude Vivier, *Kopernikus : un rituel de mort*, le poète sonore Anne-James Chaton (*l'Affaire La Pérouse*), Maguelone Vidal qui intègre à son œuvre musicale, *la Tentation des pieuvres*, les sons d'un cuisinier confectionnant un dîner et de convives attablés (en l'occurrence les spectateurs). Ou encore *Musique de tables* et *Kevin or Harry*, de Thierry De Mey revisités pour l'occasion par de jeunes comédiens.

Les Rencontres internationales de théâtre musical (RITM), réunissant professionnels et spectateurs, profitent aussi du contexte pour y tenir leurs quatrièmes sessions, elles-mêmes composées de deux journées de rencontres et cinq spectacles.

Mesure pour Mesure, Nouveau Théâtre de Montreuil (93), www.nouveau-theatre-montreuil.com jusqu'au 19 décembre.



Classique

Sélection critique par
Judith Chaine

Kopernikus, rituel de la mort

Le 4 déc., 20h, Espace
Pierre-Cardin, 1, av. Gabriel, 8^e,
01 53 45 17 17, festival-automne.
com. (15-36€).

T Dans le cadre du « portrait »
que lui offre le Festival
d'Automne, l'œuvre du
compositeur Claude Vivier
nous est donnée à entendre :
intense, poignante, spirituelle,
engagée, elle n'est pas assez
souvent proposée et l'on se
réjouit de cette occasion. Le
metteur en scène Peter Sellars,
dans l'intimité de l'Espace
Cardin, monte *Kopernikus,
rituel de la mort*, avec
l'ensemble vocal Roomful of
Teeth et l'ensemble L'Instant
donné. Un rendez-vous
important pour lui et pour
nous, public, qui devrions
découvrir dans ce travail une
poésie, une lumière tout à fait
originales. Pour Vivier
et pour Sellars, il ne faut pas
craindre la mort, des
expériences merveilleuses
nous attendent après...

Voir article page 10



« Claude Vivier pensait que seuls lui et Jésus n'étaient pas nés d'une mère ordinaire »

Le compositeur de Vivier nous aide à trouver la paix ?

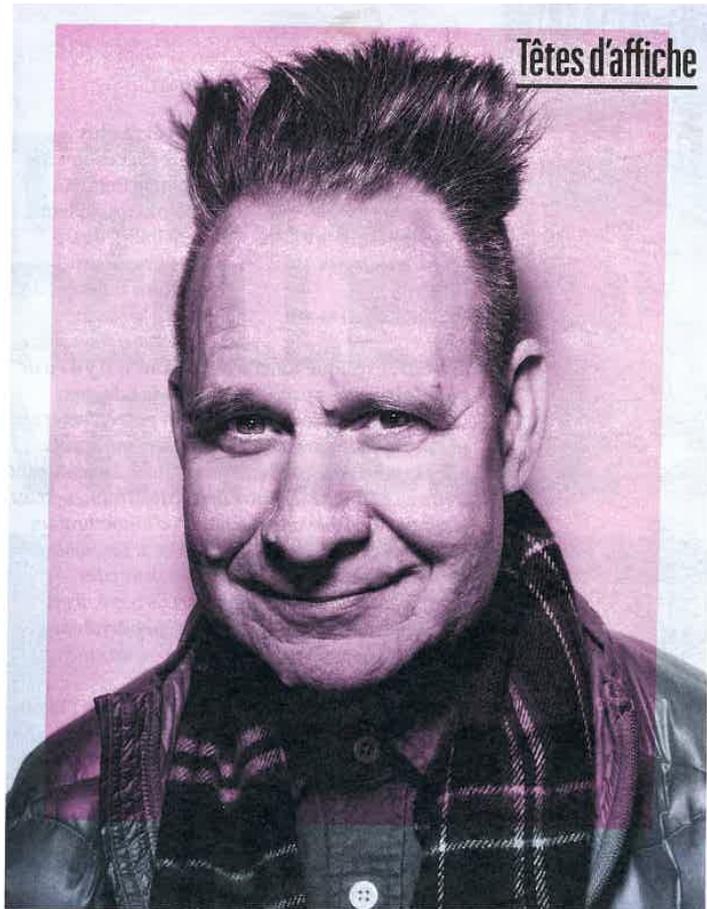
Il n'est pas difficile d'imaginer, dans la durée, le travail de composition d'un chef d'œuvre. Mais dans la durée, il y a une autre œuvre, celle de la vie. Claude Vivier, compositeur visionnaire, a écrit une œuvre qui nous aide à trouver la paix. C'est une œuvre qui nous aide à trouver la paix. C'est une œuvre qui nous aide à trouver la paix.

LES FEMMES DES SIXTIES

Le festival de jazz de Montreuil-sur-Seine a été consacré à la musique des femmes des années 1960. C'est une occasion de découvrir les talents de ces artistes qui ont marqué l'histoire de la musique.

ROBERTO BUSH FANTASIE

Le festival de jazz de Montreuil-sur-Seine a été consacré à la musique de Roberto Bush. C'est une occasion de découvrir les talents de cet artiste qui a marqué l'histoire de la musique.



PETER SELLARS

Le metteur en scène américain adapte l'œuvre folle, touchée par la grâce, de Claude Vivier, compositeur visionnaire, vénéré par les initiés.

Quelle fut votre impression à la découverte de « Kopernikus, rituel de la mort », œuvre rare de Claude Vivier ?

C'est une musique délirante, d'une intensité et d'une liberté qui sont au-delà de ce monde ! C'est une méditation philosophique, une transfiguration, une soif jamais étanchée pour la prochaine vie. On peut le ressentir dans chaque cellule de son propre corps : les os crient, chaque cheveu hurle son désir d'un prochain monde.

Comment décririez-vous cette musique ?

C'est immersif, comme Wagner, un univers sans frontières. Chaque vie humaine évoquée touche l'infini. C'est ainsi que Tristan et Isolde apparaissent dans la seconde partie de la partition, où Vivier nous montre l'au-delà. Lorsqu'on y arrive, ils nous attendent. C'est magnifique ! Mozart, la Reine de la nuit et les visionnaires de tous les temps y sont aussi évoqués... Inutile d'avoir peur de mourir, car nous retrouverons tous ces gens fantastiques.

« Claude Vivier pensait que seuls lui et Jésus n'étaient pas nés d'une mère ordinaire »

La musique de Vivier nous aide donc à trouver la paix ?

Oui, c'est une partition magique, extraordinaire. Et Vivier est un compositeur unique ! Il a un côté prophétique. Comme Mozart, il a la capacité de sentir son avenir, la certitude qu'avec ses dernières œuvres, il fait ses adieux... Ces ultimes pages, dont fait partie *Kopernikus*, possèdent les qualités très touchantes des œuvres où l'artiste dit au revoir. Ce monde ne peut plus être le sien. Et il s'envole pour une autre existence, qui l'attendait sans doute depuis toujours.

Claude Vivier a dit qu'il est né une seconde fois à la musique quand il a rencontré Stockhausen, né une seconde fois à la religion quand il a rencontré le grégorien... Ces sentiments de naissances successives ne seraient-ils pas un moyen de garder en soi une part d'enfance ?

Oui. Sans doute. Il était orphelin. Il pensait que seuls lui et Jésus-Christ n'étaient pas nés d'une mère ordinaire... Il était donc là pour émerveiller ceux qui l'entourent. Sans doute est-ce pour cela que, dans *Kopernikus*, il utilise une langue d'avant le langage, une langue qui nous amène vers la paix, avec des rythmes et des sonorités magiques. D'ailleurs, la musique nous rappelle à tout instant que nous mourrons après chaque expir, et revivons à chaque inspir. Pour Vivier, cette transcendance était le rôle même de la musique : renverser le regard.

C'est exactement le sens de « Kopernikus » !

Voilà ! Il faut renverser, dans cet univers, ce qui bouge et ce qui demeure immobile. Claude Vivier était un enfant qui se sentait seul et par conséquent à part, facilement triste et perdu... Il lui a donc fallu écrire une musique qui vous embrasse et ainsi remplacer les bras de la mère qu'il n'a jamais eue. *Kopernikus* est une musique sans souffrance ni tragédie. C'est une gloire, une bénédiction, un testament de beauté et de couleurs. — *Propos recueillis par Judith Chaine*
| *Kopernikus, rituel de la mort*, de Claude Vivier, par les ensembles l'Instant donné et Roomfull of Teeth | Du 4 au 7 déc., 20h. le 8 déc., 16h | Espace Cardin, 1, av. Gabriel, 8^e | 01 53 45 17 17 | 15-36 €.

Diapason – Décembre 2018

SPECTACLES à voir et à entendre
Du 4 décembre au 8 janvier

18 rendez-vous à ne pas manquer



© MELBOURNE RECITAL CENTRE / DR

1 **Kopernikus de Vivier**

**Du 4 au 8 décembre,
Paris, Espace Cardin.**

**Du 11 au 13, Toulouse,
Théâtre Garonne.**

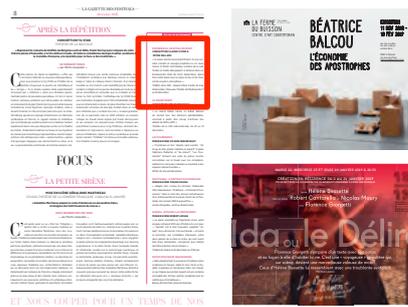
**Du 17 au 19, Montreuil,
Nouveau théâtre.**

Mort à Paris alors qu'il n'avait pas trente-cinq ans, le Québécois Claude Vivier a laissé une œuvre inclassable,

empreinte de modernité et de mysticisme, redevable à Stockhausen, à la musique spectrale comme à son attirance pour l'Extrême-Orient. Dans le cadre du portrait que lui consacre le Festival d'automne à Paris et ensuite à Toulouse, le public va pouvoir découvrir son *Kopernikus* (1980),

« rituel de mort » pour sept chanteurs, autant d'instrumentistes et bande où l'on croise, comme dans un songe, Lewis Carroll, Merlin l'enchanteur, la Reine de la Nuit, Tristan et Isolde et, bien sûr, Copernic. Il fallait un magicien de la trempe de Peter Sellars pour donner une apparence scénique plausible à cette féerie cosmique.

i/o Gazette – Décembre 2018



KOPERNIKUS, UN RITUEL DE MORT **CONCEPTION CLAUDE VIVIER &** **PETER SELLARS**

« Si Lewis Carroll rencontrait Mozart. Si une sorcière croisait un aveugle prophète ou un vieux moine. Si Merlin l'enchanteur, la Reine de la nuit, Tristan et Isolde dialoguaient à distance dans un bouleversant rituel de mort. Kopernikus, opéra tout entier placé sous le signe du feu et de l'eau, est de ce genre, merveilleux. »

Théâtre de la Ville - Espace Pierre Cardin du 4 au 8 décembre / Nouveau Théâtre de Montreuil du 17 au 19 décembre.



PROCHAINES SEMAINES...

Décembre

- **Peter Sellars** à la mise en scène de *Kopernikus* de **Claude Vivier** (1948-1983), à l'Espace Cardin, à Paris, le 4.
- La première *Maria Stuarda* parisienne de **Joyce DiDonato**, sous la baguette de **Speranza Scappucci**, au Théâtre des Champs-Élysées, le 6.
- **Riccardo Chailly** au pupitre de la nouvelle production d' *Attila*, qui ouvre la saison 2018-2019 de la Scala de Milan, avec **Davide Livermore** à la mise en scène et **Ildar Abdrazakov** en roi des Huns, le 7.
- **Bryn Terfel** et **Angelika Kirchschrager** dans *Sweeney Todd* de **Sondheim**, dans une nouvelle mise en scène de **Andreas Homoki**, sous la baguette de

David Charles Abell, à Zurich, le 9.

- Les débuts de **Gustavo Dudamel** au Metropolitan Opera de New York, dans *Otello*, avec **Stuart Skelton** dans le rôle-titre et **Sonya Yoncheva** en Desdemona, le 14.
- La nouvelle production de *La Belle Hélène* à Nancy, dirigée par **Laurent Campellone** et mise en scène par **Bruno Ravella**, avec **Mireille Lebel** en Hélène et **Philippe Talbot** en Pâris, le 14.
- Le couple **Aleksandra Kurzak**/**Roberto Alagna** dans *Luisa Miller*, à Monte-Carlo, dans une version de concert dirigée par **Maurizio Benini**, le 15.
- *Le Comte Ory* à Liège, dans l'excellente mise en scène de **Denis Podalydès**, créée à l'Opéra-Comique,

en 2017, avec une distribution renouvelée, d'où se détache **Jodie Devos** en Comtesse Adèle, le 21.

- La nouvelle production d' *Orphée aux Enfers*, à Avignon, signée **Nadine Duffaut**, avec **Dominique Trottein** au pupitre et **Julie Fuchs** en Eurydice, le 28.
- **Mathias Vidal** dans le rôle-titre du *Comte Ory*, face à **Perrine Madoeuf** en Comtesse Adèle, dans une mise en scène de **Pierre-Emmanuel Rousseau**, à Rennes, le 29.
- Le spectaculaire trio réuni pour *Adriana Lecouvreur*, au Metropolitan Opera de New York, dans la mise en scène de **David McVicar**, sous la direction musicale de **Gianandrea Noseda** : **Anna Netrebko**, **Anita Rachvelishvili**, **Piotr Beczala**, le 31.



CULTURE

entretien

« Le calme, la sérénité comme je les aime au théâtre! »

Peter Sellars

Metteur en scène



Photo : Ruth Walz

— Invité du Festival d'Automne, Peter Sellars signe la mise en scène de *Kopernikus* du compositeur québécois Claude Vivier.

— Avec l'humanisme et la rayonnante intelligence qui le caractérisent, il revient sur sa démarche d'homme de théâtre, à l'écoute des angoisses et des espoirs du monde.

Le compositeur Claude Vivier (1948-1983), dont vous mettez en scène *Kopernikus*, désirait le « rassemblement des visionnaires de tous les siècles ». Comment comprenez-vous cet appel ?

Peter Sellars : Comme un appel terriblement nécessaire ! Nous avons plus que jamais faim et soif de visionnaires, alors que nous traversons une période de matérialisme terrifiant. Il me semble que le monde recule, recule, et le propre des visionnaires est de l'aider à avancer. Mais avancer collec-

repères

Peter Sellars en dix dates

27 septembre 1957. Naissance à Pittsburgh? en Pennsylvanie.

1975-1976. Séjour en Europe, passe un an à Paris.

1976. *Coriolan*, de Shakespeare, à Harvard où il est étudiant.

1978. Rencontre avec le chef d'orchestre Craig Smith à l'Emmanuel Church de Boston. Ils monteront ensemble huit productions lyriques.

1984. Dirige l'American National Theater. Ses spectacles, notamment la trilogie *Rembrandt* **et non dans une juxtaposition de projets solitaires. L'œuvre de Vivier nous invite à affronter la peur, la souffrance, la laideur mais pour mieux en sortir et retrouver la lumière. Chez lui, une même chose est à la fois malédiction et rédemption...**

Ce que j'admire chez Vivier, c'est avant tout son regard qui voit loin, beaucoup plus loin que le nôtre. En cela, je le rapprocherais de Rembrandt quand il fait le portrait d'une vieille femme très simple, la revêt de velours et inscrit au bas du tableau : « *La Prophétesse Anne* »... Question de regard.

Vous aimez aussi le caractère intime de ce *Kopernikus* ?

P. S. : Sur un sujet immense, la mort et la vie après la mort, Claude Vivier écrit une pièce pour sept chanteurs, sept instrumentistes, d'une durée de 70 minutes. Ce disciple de Stockhausen choisit ainsi une forme serrée, là où le compositeur allemand imagine, sur un sujet analogue, un opéra-monde déployé sur les sept jours de la semaine ou écrit un quatuor à cordes avec quatre hélicoptères ! Il est fascinant de constater comment des sensibilités différentes prennent

des voies esthétiques différentes.

Si Claude Vivier était assez excessif dans sa vie, il était modeste dans sa création. Cette modestie doit se comprendre comme une éthique, une quête spirituelle. Sa musique se reçoit alors comme un cérémonial profond mais intime, le rituel d'une petite communauté où chacun écoute et prend soin de l'autre.

« Prendre soin de l'autre », n'est-ce pas précisément votre

des opéras de Mozart-Da Ponte, le font connaître en Europe.

1990. Prend la direction du Los Angeles Festival.

1996. *Theodora*, de Haendel, à Glyndebourne (Angleterre).

2005. *Tristan et Isolde*, de Wagner, à l'Opéra Bastille.

2010-2014. Les *Passions* de Bach à Berlin.

2017. *La Clémence de Titus*, de Mozart, au Festival de Salzbourg (*Idoménée*, du même Mozart, y est attendu en 2019...)

À lire, le passionnant numéro d'Avant-Scène Opéra qui lui est consacré. conception d'une mise en scène de théâtre ou d'opéra ?

P. S. : Je crois, en effet. Le plaisir du théâtre naît du collectif, de l'attention à chacun, de l'accessoiriste au premier rôle. C'est cela qui donne son atmosphère au spectacle. D'ailleurs, je préfère le terme « atmosphère » à celui de mise en scène. J'essaie d'orchestrer des vibrations plutôt que de placer et déplacer des décors et des personnages.

Mozart, que vous aimez

***par-dessus tout, est présent
dans Kopernikus. Quelle
lecture en faites-vous ?***

P.S. : Claude Vivier convoque en effet la Reine de la nuit. Mais ce n'est plus la femme sublime, blessée et vengeresse de *La Flûte enchantée*. Dans *Kopernikus*, il lui offre des mélodies d'une extraordinaire tendresse car elle a retrouvé sa fille perdue. La Reine de la nuit est désormais sereine, réconciliée, illuminée.

Ce calme, cette sérénité, comme je les aime au théâtre ! La société nous condamne à la vitesse, au mouvement incessant, à la concurrence. Donc, sur scène, je désire pouvoir respirer et faire respirer, reconquérir un équilibre perdu. L'époque où je recherchais l'énergie et une forme d'excitation pour bousculer la perception du spectateur est sans doute révolue...

***Comment envisagez-vous
la réception du public ?***

P.S. : J'hésite à parler « du » public car chaque spectateur reçoit différemment un spectacle. Je sais que mon travail peut plaire ou choquer et cela ne m'ennuie pas. Je sais surtout que l'impact d'un spectacle n'est pas seulement immédiat : ce n'est pas tant la soirée qui compte mais ce qu'il en restera le lendemain, la semaine suivante, voire des années après. Comme dans la vie où, bien souvent, le sens d'un événement ou la richesse d'une rencontre ne se révèlent que beaucoup plus tard.

**Recueilli par
Emmanuelle Giuliani**

*Kopernikus, du 4 au 8 décembre au
Théâtre de la Ville, Espace Cardin.
Du 17 au 19 au Nouveau Théâtre de
Montreuil. Rens. : festival-automne.com
Et, du 11 au 13 décembre,
au Théâtre Garonne à Toulouse.
À lire prochainement, dans La Croix,
le compte rendu de Kopernikus.*

Opera-online.com – 4 décembre 2018

Opera
Online *Tout l'univers de l'art lyrique*

Kopernikus au Théâtre de la Ville : la douce agonie de Claude Vivier



Assisterait-on cette saison au retour des grands idéaux en musique ? Après le triomphe de *Donnerstag aus Licht* à l'Opéra Comique, le Festival d'Automne proposait un autre monument New Age des années 1970, *Kopernikus* par le meilleur élève de Stockhausen : **Claude Vivier**.

Pour ceux et celles qui connaîtraient mal sa musique, le Québécois est l'un des mythes de la deuxième moitié du XXe siècle. Orphelin de naissance, Vivier s'est rapidement imposé comme le compositeur canadien le plus important de l'histoire, avant de mourir assassiné à 34 ans par un serial-killer en 1983. Son style, unique, puise ses racines dans les œuvres de son maître, la référence de *Stimmung* est écrasante dans *Kopernikus*, mais également dans Messiaen et les musiques balinaises. Créé en 1980 à Montréal, *Kopernikus* est l'unique opéra du compositeur. Il se situe au carrefour de son parcours esthétique : récapitulation de ses préoccupations anciennes, mais aussi synthèse et dépassement avant les œuvres plus violentes (et sublimes) de sa dernière période.

Comme il est écrit dans la notice de présentation, « *il n'y a pas à proprement parler d'histoire* » dans ce « *rituel de mort* » pour sept chanteurs et sept instrumentistes. Inspiré d'une cérémonie de crémation balinaise, le livret convoque personnages réels (Copernic, Lewis Carroll, Mozart...) mais aussi personnages imaginaires (Merlin l'Enchanteur, Agni le dieu du Feu hindou...). On y « *joue à saute-mouton de galaxie en galaxie* », on y entend « *les harmonies cosmiques des Sept Sages* ». Pourtant, et le choix peut paraître étonnant pour un univers aussi extravagant, le célèbre metteur en scène **Peter Sellars** choisit un dispositif minimaliste. Sur scène, un homme allongé est entouré d'une nuée d'infirmier.e.s habillé.e.s en blanc, comme à son chevet d'agonie. L'aspect fantaisiste est ici volontairement gommé au profit d'une odyssée existentielle, passant de la veillée funèbre à une transfiguration bouddhique. Ce que l'on gagne en incarnation, on le perd en polysémie et en richesse symbolique ; la deuxième partie de l'opéra semblant étrangement redondante et laborieuse, et la soirée, après une heure, piétine.



Kopernikus, Théâtre de la Ville



Kopernikus, Théâtre de la Ville

Il ne reste alors plus qu'à goûter l'incomparable originalité de la musique de Vivier. Tout y est : une écriture chorale d'un incomparable raffinement, un ensemble instrumental aux ensorcelants assemblages timbriques et harmoniques rehaussés de gestes vocaux inouïs (glissandi, sifflements, chant à bouche fermée, échos, vibrato instable créé par le va-et-vient des mains vers la bouche...). Autant prévenir les futurs spectateurs du spectacle qui partira ensuite au Théâtre Garonne de Toulouse (10-12 décembre), puis au Nouveau Théâtre de Montreuil (17-19 décembre), *Kopernikus* est une soirée lente placée sous le signe des cauchemars de l'enfance. Mais cette musique est d'une telle douceur et lumière irradiantes que lorsqu'elle est interprétée de façon aussi exceptionnelle que par l'**Ensemble Vocal Roomful of Teeth** et l'**ensemble L'Instant Donné**, son plaisir est hypnotisant.

Kopernikus est traversé d'éclats de génie : il n'y a plus qu'à s'y abandonner avec délice.

Laurent Vilarem
(Paris, 4 décembre 2018)

Kopernikus de Claude Vivier : une messe blanche ordonnée par Peter Sellars



© Photo : David Daurier

Par **Benoît Fauchet**

Le 05 déc 2018 à 18h21

Le spectacle, que l'on verra bientôt à Montreuil et Toulouse, clôt en beauté un portrait consacré au compositeur québécois par le Festival d'automne à Paris.

Assassiné à Paris alors qu'il n'avait pas trente-cinq ans, talent parmi les plus singuliers et attachants de sa génération, Claude Vivier (1948-1983) a composé à l'automne de sa courte vie un ouvrage lyrique à forte charge autobiographique, *Kopernikus*, créé à Montréal. « Pourquoi un opéra en 1980 ? », s'interrogeait dans le programme de salle le compositeur canadien, qui répondait ainsi : « Toujours l'être humain aura besoin de représenter ses fantasmes, ses rêves, ses peurs et ses aspirations ». Et Vivier de convoquer sept instrumentistes et autant de chanteurs incarnant comme dans un songe Agni, divinité du feu dans l'hindouisme, et autour d'elle un panthéon d'êtres mythiques (le Lewis Carroll d'*Alice*, Merlin l'enchanteur, une sorcière, la Reine de la Nuit, un aveugle prophète, Tristan et Isolde, Mozart, le Maître des eaux, Copernic et sa mère). Le compositeur confessait ne pas en avoir tiré « à proprement parler une histoire », mais « une suite de scènes » reflétant sa « vive sensibilité » en plus d'un lien étroit à sa propre enfance.

Qui mieux que ce généreux lutin de **Peter Sellars** pouvait donner forme et vie à ce livret improbable mêlant le français et des langages inventés (avec onomatopées) ? Pour achever en beauté le « portrait Claude Vivier » du Festival d'automne, le metteur en scène américain a signé l'un de ces gestes épurés dont il est passé maître. Le « rituel de mort » rêvé par le Québécois s'incarne dans la simple présence, les déplacements économes des chanteurs et instrumentistes, vêtus d'un blanc immaculé des épaules aux pieds, entourant ou surplombant le corps immobile d'un homme - sans vie jusqu'à l'éveil, séquence à laquelle le danseur-chorégraphe Michael Schumacher confère beaucoup de grâce.

Le temps (près d'une heure trente) s'écoule dans un au-delà de la narration jamais pesant, grâce aux subtiles mélodies et jeux d'intervalles que tisse Vivier, ici redevable à son amour pour l'Extrême-Orient et au Stockhausen de Stimmung. Les cuivres (dont une trompette en écho), les bois (trois clarinettes), les percussions à jardin et les voix soumises à divers modes d'émission (diphonie, vibration sous l'effet de la main devant la bouche...) brodent un exquis canevas de timbres. L'ensemble Roomful of Teeth aménage ce théâtre des voix saisissant, les musiciens de l'Instant Donné conjuguent précision et beauté du trait. Une musique magnifiquement onirique, incantatoire, tombée d'un ciel étoilé, que l'on est heureux de découvrir dans l'écrin flatteur conçu par Sellars l'année où le météorite Vivier aurait fêté ses soixante-dix automnes.

***Kopernikus* de Vivier. Paris, Espace Pierre Cardin le 4 décembre.**

Prochaines représentations : Jusqu'au 8 décembre, Paris, Espace Cardin. Du 11 au 13, Toulouse, Théâtre Garonne. Du 17 au 19, Montreuil, Nouveau théâtre.

Lesinrocks.com – 5 décembre 2018

les Inrockuptibles



"Kopernikus" (c) David Daurier

SCÈNES



PAR
Philippe Noisette

Scènes: quand Peter Sellars rencontre Claude Vivier

05/12/18 12h23

Le Festival d'Automne à Paris consacre un cycle à l'œuvre du compositeur Claude Vivier. En point d'orgue, une version scénique de "Kopernikus, un rituel de mort". Le metteur en scène américain Peter Sellars dresse le portrait du compositeur.

" Sa biographie est étonnante. Il avait ce petit côté ' spirit child ' comme un jeune prophète ", résume Peter Sellars à propos du compositeur canadien Claude Vivier, célébré par le Festival d'Automne à Paris. Né de parents inconnus, adopté par Les Vivier à l'âge de deux ans, il semble vivre dans ses mondes intérieurs. Au point qu'on le pense sourd de prime abord. " Je suis et je serai tout le temps, immortellement ou éternellement, un enfant ", déclara-t-il un jour. Il fréquente les pensionnats des Frères Maristes, s'imagine une vie en religion avant de renaître à la musique via le Conservatoire de Montréal. Il suit les classes de piano d'Irving Heller et de composition de Gilles Tremblay.

Très tôt, le metteur en scène américain Peter Sellars s'est intéressé à l'œuvre de Vivier. " Sa musique évoque à la fois des rituels et des gestes anciens. On est avec Claude Vivier dans le royaume du secret. Il semble en connexion spirituelle avec le passé. Toutes ces images se télescopent entre ce moment du XIIe siècle avec les troubadours, mais aussi avec les cultures d'Orient. Imaginez un dialogue entre le soufisme et le cabalisme... Mais il y a tout autant chez Vivier son rapport au modernisme, son obsession pour Stockhausen, son approche des nouvelles technologies. C'était les années 70, au moment de cette sorte de libération de toutes les formes. "

En 1971, Claude Vivier vient étudier à Utrecht puis passera l'année suivante à Paris. En 1972, c'est Cologne. Et Stockhausen. Enfin. Peter Sellars partage avec Claude Vivier une passion pour l'Asie : le Canadien séjourna ainsi au mitan des années 70 au Japon, en Thaïlande et à Bali. " *Bali et ses cérémonies de crémation, c'est aussi un moment fort de ma vie*", reprend Sellars. Ce rapport aux esprits, à la mort, le tout porté par des danses et des musiques à base de gamelans, influencera le théâtre de Peter Sellars comme la composition de Claude Vivier. Ce dernier écrira : " *Je réalise de façon patente que ce voyage n'est finalement qu'un voyage au fond de moi-même.*" Des partitions comme *Shiraz* ou *Bouchara* sont comme des journaux de voyages en musique. " *Nous avons, dans nos sociétés occidentales, inventé les hôpitaux. Mais on ne sait pas comment mourir. En Asie, on prépare la mort*", ose Peter Sellars. Il a trouvé dans *Kopernikus, un rituel de mort* de Claude Vivier, une double ouverture. " *Deux parties, une musique à la fois légère et transcendante. A mes yeux, c'est une musique du futur. Elle est en équilibre sur un fil comme s'il y avait un temps intérieur propre à Vivier.*" Pour *Kopernikus, un rituel de mort*, le compositeur convoque dans un opéra Agni, personnage central, mais également Lewis Carroll, La Reine de la nuit, Copernic et sa mère, ou Tristan et Isolde. " *Trouver l'âme de l'humanité, la remettre en face d'elle-même, remettre l'individu face à lui-même et à l'infini, face au mystère total qu'est l'univers, le contempler, pouvoir enfin s'y trouver*", écrivait Claude Vivier.

" *On ne peut pas faire n'importe quoi avec cette œuvre, il faut être très précis. L'écriture de Vivier était intense reflétant deux sensibilités en lui.*" Le livret signé Vivier est en français et " *une langue inventée*". Peter Sellars rebondit : " *Enfant déjà, Claude parlait des langues inventées comme s'il voulait dialoguer avec les esprits et les présences. La pièce est dédiée à Copernicus. Ce n'est pas un hasard.*" Sellars affirme également que, comme d'autres compositeurs - il cite Haendel -, Vivier a peut-être été piégé par " *son époque*". Et de poursuivre, conscient de la force de cette musique, en disant que " *les créations de Vivier nous font entrer dans un monde qui nous est interdit*". Claude Vivier sera assassiné à Paris dans la nuit du 7 au 8 mars 1983. Il a 34 ans. " *Je crois qu'il savait qu'il allait mourir jeune ; il en était conscient comme Mozart l'a été. Cela est triste mais d'une certaine façon Claude Vivier voulait se libérer.*" Et Peter Sellars de conclure avec ces quelques mots : " *Des mondes de la vie, de la mort, à une vie nouvelle, la musique de Vivier trouve la paix au-delà de la paix, le repos sacré dans l'action métaphysique. Les visionnaires sont là. Nous n'avons plus à avoir peur.*"

Kopernikus, un rituel de mort, d'après la pièce de Claude Vivier, mise en scène Peter Sellars. Du 4 au 8 décembre au [Théâtre de la Ville - Espace Cardin](#) avec le Théâtre du Châtelet. Du 17 au 19 décembre au [Nouveau Théâtre de Montreuil](#).

Télérama Sortir – du 5 au 11 décembre 2018



Kopernikus, rituel de la mort

Du 5 au 7 déc., 20h, le 8 déc., 16h,
Espace Pierre-Cardin, 1-3, av.
Gabriel, 8^e, 01 53 45 17 17. (26-36€).

T Dans le cadre du « portrait » que lui offre le Festival d'automne, l'œuvre du compositeur Claude Vivier nous est donnée à entendre : intense, poignante, spirituelle, engagée, elle n'est pas assez souvent proposée et l'on se réjouit de cette occasion. Le metteur en scène Peter Sellars, dans l'intimité de l'Espace Cardin, monte *Kopernikus, rituel de la mort*, avec l'ensemble vocal Roomful of Teeth et l'ensemble L'Instant donné. Un rendez-vous important pour lui et pour nous, public, qui devrions découvrir dans ce travail une poésie, une lumière tout à fait originales. Pour Vivier et pour Sellars, il ne faut pas craindre la mort : des expériences merveilleuses nous attendent après...

IDEES & DEBATS

art&culture

Cérémonie new age au Festival d'automne

« Il n'y a pas à proprement parler d'histoire, mais une suite de scènes faisant évoluer Agni vers la purification totale et lui faisant atteindre l'état de pur esprit. Ce sont les personnages mêmes de ses rêves qui l'initient », déclarait Claude Vivier au moment de la création de son opéra à Montréal en 1980. Comme dans ses autres œuvres, essentiellement vocales, le compositeur canadien se nourrit de nombreuses influences, notamment asiatiques, associées au français une langue imaginaire et convoque de nombreux personnages : la Reine de la nuit, Merlin, Tristan et Isolde, Mozart et bien d'autres. Il ne faut donc pas chercher à suivre un récit mais plutôt à s'abandonner au mystère d'un rituel accueillant le mort, allongé sur une table, autour duquel sont réunis chanteurs et musiciens, tous vêtus d'un blanc céleste.

On retrouve dans « Kopernikus » les éléments du langage de Claude Vivier (1948-1983) : la primauté de la mélodie, une conduite homorythmique des lignes (voix et instruments progressent en parallèle), le goût pour les percussions aux sonorités graves et solennelles, et des timbres immédiatement identifiables (la trompette et le trombone du Jugement dernier). Autant d'éléments qui tranchaient avec la musique contemporaine d'alors qui cherchait

OPÉRA

Kopernikus

de Claude Vivier

Mise en scène

de Peter Sellars.

Festival d'automne, Théâtre

de la Ville-Espace Cardin

jusqu'au 8 déc., à Toulouse

(Théâtre Garonne)

du 11 au 13 déc.

et à Montreuil du 17

au 19 décembre. 1 h 25

sans entracte.

d'avantage de complexité et négligeait volontiers les considérations spirituelles, excepté Olivier Messiaen et Olivier Greif.

L'extase du chant

« La musique est d'essence religieuse », affirmait Claude Vivier, dont le mysticisme, l'onirisme et la tendresse témoignent d'un parcours singulier : né de parents inconnus, il se destina à la religion avant de se consacrer à la composition.

« Kopernikus » reflète ses préoccupations, confiées à une douzaine de musiciens en une célébration rêvée où domine l'extase du chant. L'ensemble vocal Roomful of Teeth et l'Instant Donné en restituent parfaitement le projet, parfois un peu statique, et l'alchimie des couleurs. Il n'est pas certain que ce soit l'œuvre la plus convaincante de Vivier et on regrette que le Festival d'automne, qui lui consacre une rétrospective bienvenue, ait oublié « Prologue pour un Marco Polo », « Zipangu » ou « Lonely Child », plus brefs (entre quinze et vingt minutes) mais absolument magiques.

Peter Sellars n'a pas vraiment réussi à gommer les temps morts de la partition et propose une cérémonie aux allures new age qui, paradoxalement, fait paraître datée une pièce qui n'était pas de son temps. — *Philippe Venturini*



Il faut s'abandonner au mystère d'un rituel accueillant le mort, allongé sur une table, autour duquel sont réunis chanteurs et musiciens. Photo Vincent Pontet

Transfuge.fr - 6 décembre 2018

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Claude Vivier, ange dans la nuit

Kopernikus mis en scène par Peter Sellars nous permet d'entendre, comme rarement, la puissance poétique du compositeur contemporain Claude Vivier. Et le baryton Dashon Burton y rayonne.

Par Oriane Jeancourt Galignani
le Jeudi 06 Décembre 2018



Photo Vincent Pontet

***Kopernikus* mis en scène par Peter Sellars nous permet d'entendre, comme rarement, la puissance poétique du compositeur contemporain Claude Vivier. Et le baryton Dashon Burton y rayonne.**

Une assemblée de chanteurs et musiciens en blanc, sur scène, autour d'un homme allongé. Une veillée mortuaire ? Peut-être. Mais une veillée qui fera du deuil, le lieu de la résurrection. *Kopernikus* est un chant d'éveil, tel que Peter Sellars les réenchante par ses mises en scènes épurées et lumineuses, tournées vers les spiritualités indienne et japonaise, comme la musique de Claude Vivier. Face à cet opéra, on ne peut s'empêcher de penser à *Only the sound remains*, l'opéra de Kaija Saariaho que Sellars présentait il y a un an à Garnier. Mêmes présences spectrales, lumineuses, de chanteurs qui invoquent la vie au-delà de la mort. Sellars a aussi le don de bien s'entourer. Là où à Garnier, l'opéra renaissait par le chant de Jaroussky, c'est ici au chanteur Dashon Burton que l'on doit la féérie. Le baryton américain porte la musique de Vivier, sa puissance et sa grâce, avec une évidence inouïe.

Kopernikus s'ouvre sur des vers de Lewis Carroll, dit par une actrice dont seul le visage nous est livré, en gros plan, dans une télévision posée sur scène. Infime parole qui s'élève pour nous faire passer de l'autre côté du miroir. La musique de Vivier achèvera de nous placer dans l'état second du rêve, et de l'invocation mystique. Dashon Burton nous mène par sa superbe interprétation sur cette voie de l'abandon. Rarement le lien entre musique religieuse et contemporaine a été si finement exploité. Car après le poème, les murmures de l'ensemble vocal présent sur scène, mêlant sopranos, mezzo-soprano, baryton, semblent des chants grégoriens, orchestrés par les gestes des chanteurs, puis de l'homme mort, revenu à la vie. Comme Stockhausen, son aîné qui l'a formé à Cologne dans les années 70, Vivier fait de la musique contemporaine, le lieu des murmures des premiers temps, du jeu, et du babil. La chorégraphie, et les échos entre cuivres et chanteurs, rappellent aussi la méthode des opéras de Stockhausen. Si ce n'est que Vivier compose *Kopernikus* en 1980, au même moment où Stockhausen entame sa série d'opéras *Licht*. Il y a donc une profonde singularité dans cet opéra sans récit, fondé sur une succession de tableaux où se croisent Merlin, la Reine de la nuit, et des esprits protecteurs empruntés aux légendes. Les paroles de l'opéra balancent du français, langue maternelle du canadien Vivier, à un langage insaisissable, proche en effet des premiers mots du jeune enfant. Ce qui a pu faire dire au compositeur, « je suis, et je serais tout le temps, immortellement ou éternellement, un enfant ».

Vivier, très marqué par le catholicisme de son enfance ouvrière, puise surtout sa poétique, il le dit dans ses notes de programme de l'époque, dans une idée précise et mystique de la musique, qui permettrait « d'organiser des révélations dont les prêtres sont les interprètes et dont le compositeur est le médium ». Claude Vivier n'aura pas eu le temps de composer l'ensemble des opéras dont il rêvait : il fut assassiné à Paris, en raison de son homosexualité, en 1983.

Trente-cinq ans plus tard, Peter Sellars a accompli ce que désirait Vivier : *Kopernikus* est une invocation à une nouvelle forme de sensibilité, et de paix intérieure.

***Kopernikus*, Claude Vivier/Peter Sellars. Du 4 au 8 décembre à l'Espace Cardin, du 11 au 13 décembre au Théâtre du Capitole à Toulouse, et du 17 au 19 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil. (dans le cadre du Festival d'Automne)**



CULTURE

Kopernikus, humble rituel de mort

— Dans le cadre de l'hommage du Festival d'Automne à Paris à Claude Vivier, le Théâtre de la Ville présente en création française l'opéra *Kopernikus*.

Kopernikus, un rituel de mort
Théâtre de la Ville, à Paris

« *Je suis et serai, immortellement et éternellement, un enfant* », disait le compositeur canadien Claude Vivier. Né à Montréal en 1948 de parents inconnus, adopté à 2 ans, Vivier ne parlera pas avant 6 ans. Durant son enfance, « *d'un commerce très rude, musclé* » dans un quartier ouvrier, il est violé à 8 ans

par un oncle. Il survit par le rêve et le merveilleux.

Il se destine à la prêtrise jusqu'à ce qu'il découvre la musique lors d'un office de minuit. Les thèmes religieux traverseront son œuvre, emplies de rituels et d'une croyance éperdue en l'immortalité de l'âme, jusqu'à son œuvre ultime, *Crois-tu en l'immortalité de l'âme?*, dont le manuscrit est retrouvé sur sa table de travail le 8 mars 1983 alors qu'il vient d'être assassiné dans son appartement parisien.

Kopernikus, un rituel de mort, composé en 1979 sur un livret du compositeur, a pour personnage central Agni, dieu du feu hindou. Le titre de cette « féerie mystique » renvoie à Nicolas Copernic qui a su « *voir au-delà de la Terre* ». Peter

Sellars donne à ce cérémonial une émouvante authenticité avec des mouvements simples d'une grande efficacité autour d'un homme reposant sur une couche entourée des chanteurs, les musiciens les dominant dans l'ombre, tous les protagonistes étant vêtus de blanc.

Sur un écran de télévision cher à Sellars, le beau visage froid d'une récitante. Sans direction autre que la mise en scène, l'ensemble vocal Roomful of Teeth est d'un engagement total, à l'instar de l'ensemble L'Instant donné qui joue avec une précision d'orfèvre, notamment le violon virtuose de Naaman Sluchin.

Bruno Serrou

Rens. : festival-automne.com

Les choix culture de « La Croix », cette semaine la mémoire à l'honneur

Jeanne Ferney , le 07/12/2018 à 17h09

Chaque vendredi, La Croix sélectionne le meilleur de la création. Cette semaine, voyage dans la mémoire.

► Un opéra

Une musique que l'on fredonne des années après, une image durablement gravée dans la rétine... C'est parfois à la trace qu'il a imprimée dans la mémoire du spectateur que s'estime la qualité d'une œuvre selon l'Américain **Peter Sellars**. « *L'impact d'un spectacle n'est pas seulement immédiat : ce n'est pas tant la soirée qui compte mais ce qu'il en restera le lendemain, la semaine suivante, voire des années après*, a-t-il confié à *La Croix*, alors qu'il met en scène **Kopernikus**, du compositeur canadien Claude Vivier, dans le cadre du Festival d'Automne.

À lire aussi



► **Peter Sellars : « Le calme, la sérénité, comme je les aime au théâtre ! »**

Jeanne Ferney

Culture31.com – 8 décembre 2018



— L'Essentiel de la Culture —

Opéra

Mortelle randonnée

écrit par Jérôme Gac | 8 décembre 2018 03:59

Opéra de chambre de Claude Vivier, « Kopernikus » est présenté au Festival d'Automne à Paris et au Théâtre Garonne à Toulouse, dans une mise en scène de Peter Sellars.



Claude Vivier

Production du Festival d'Automne à Paris, en coproduction notamment avec le **Théâtre du Capitole**, « Kopernikus : Un rituel de mort », de Claude Vivier, est à l'affiche du **Théâtre Garonne**. La vie de ce compositeur épouse les contours d'un roman, avec son lot de drames étourdissants. Né en 1948 à Montréal, de parents inconnus, Claude Vivier (*photo*) est adopté à l'âge de deux ans et grandit dans un quartier ouvrier de la ville. Il découvre la musique au cours de sa scolarité chez les Frères Maristes, puis est contraint de quitter le séminaire. Il entame des études au Conservatoire de musique du Québec. Après un séjour en Allemagne auprès de Karlheinz Stockhausen, il voyage en Orient et étudie les cultures musicales du Japon, de Bali et de la Thaïlande. Impressionné par les techniques de la musique balinaise, mais aussi par le rôle que joue cette musique dans la société, il s'en imprègne pour écrire son œuvre chorale « Journal », conçue pendant son séjour en Asie comme une sorte de carnet de voyage musical, mais qui s'est révélée être une exploration en quatre parties des thèmes caractéristiques du grand voyage qu'est la vie: Enfance, Amour, Mort, Après la Mort.

Créé à Montréal en 1980, son opéra de chambre « Kopernikus » est une allégorie dans laquelle une femme voyage vers l'autre monde, rencontre le fameux astronome de la Renaissance, croise une brochette de personnages historiques ou imaginaires. Chanté en français et dans une langue imaginaire, l'ouvrage dessine un parcours initiatique conduisant l'héroïne vers la purification totale et lui faisant atteindre l'état de pur esprit. Dans une mise en scène de l'Américain Peter Sellars, l'opéra est interprété par les chanteurs de l'ensemble Roomful of Teeth et les musiciens de l'ensemble L'Instant Donné. Dans la partition de son ouvrage, le compositeur écrit: «Depuis ses débuts, l'opéra a toujours "représenté" les archétypes de l'histoire, les désirs profonds des êtres humains. "Représenter" signifie montrer une histoire, des personnages dans leur état et leur action purs donc excessifs. L'opéra, comme forme d'expression de l'âme et de l'histoire humaine, ne peut mourir. Toujours l'être humain aura besoin de représenter ses fantasmes, ses rêves, ses peurs et ses aspirations. Autour d'Agni, personnage central, gravitent des êtres mythiques tirés de l'histoire: Lewis Carroll, Merlin, une sorcière, la Reine de la nuit, un aveugle prophète, un vieux moine, Tristan et Isolde, Mozart, le Maître des eaux, Copernic et sa mère. Ces personnages sont peut-être les rêves d'Agni qui l'accompagnent dans son initiation et finalement dans sa dématérialisation. Il n'y a pas à proprement parler d'histoire, mais une suite de scènes faisant évoluer Agni vers la purification totale et lui faisant atteindre l'état de pur esprit. Ce sont les personnages même de ses rêves qui l'initient ! La poétique de « Kopernikus » tient à la fois de la vive sensibilité du compositeur, de son rapport avec son enfance et des différents niveaux d'articulation de ces divers éléments oniriques. En effet l'œuvre est une méditation sur divers états poétiques et culturels.»



Peter Sellars

Pour Peter Sellars, « Kopernikus » est «une œuvre rare, une œuvre éphémère, mais éternelle à la fois. Une œuvre de magie, de profondeur, d'immensité – à la fois toute petite, tout intime, et majestueuse ! Une œuvre qui montre quelqu'un en train de mourir. On ne sait pas si ce personnage est toujours conscient, s'il nous reconnaît, s'il a déjà un pied dans le monde prochain. Que se passe-t-il dans la tête de quelqu'un qui est en train de mourir ? Avec sept chanteurs et sept musiciens, le compositeur Claude Vivier crée des univers multiples, complexes, avec tous les rayons et niveaux de conscience – et de souffrance. L'âme qui sort du corps, qui se transforme en feu. Dans cette intensité brûlante, quelques personnages connus : le dieu du feu, Mozart, la Reine de la nuit, Tristan, Isolde, Copernic et sa mère. Pourquoi ? Parce qu'on fait appel à tous les humains de l'histoire du monde qui ont cherché et réfléchi à l'au-delà de notre conscience. « Kopernikus » est une œuvre hallucinante, étonnante, surprenante, et complètement aimante, pleine de générosité, de consolation.»

Au cours de l'été 1982, ayant obtenu une bourse, Claude Vivier s'installe à Paris pour y écrire un opéra sur la mort de Tchaïkovski. À l'âge de 34 ans, une nuit de mars 1983, il est assassiné de 45 coups de couteau dans son appartement parisien par un jeune homme qu'il venait de rencontrer dans un bar gay. Il a laissé sur son bureau le manuscrit d'une œuvre inachevée, intitulée « Glaubst Du an die Unsterblichkeit der Seele? » (Crois-tu en l'immortalité de l'âme ?). Elle est écrite pour voix chantées et parlées et pour un petit ensemble, sur un texte du compositeur : le narrateur prénommé Claude y décrit l'attraction qu'il éprouve pour un jeune homme rencontré par hasard dans le métro, avant que celui-ci n'enfoncé un couteau dans le cœur de Claude...

Jérôme Gac



«Kopernikus», la révolution fantaisiste

Mis en scène par Peter Sellars, l'opéra de Claude Vivier est une réussite copernicienne

LYRIQUE

Initiés – au sens spirituel, sinon religieux – à la musique de Claude Vivier (1948-1983) par la programmation, depuis septembre, de cinq œuvres vocales et instrumentales judicieusement choisies, les fidèles du Festival d'automne pouvaient estimer, mardi 4 décembre, qu'ils disposaient de clés privilégiées pour accéder à la compréhension de l'opéra *Kopernikus* donné, jusqu'au 8 décembre, à l'Espace Cardin, à Paris. Tout l'univers du compositeur québécois est condensé dans cette œuvre, riche en symboles, tant numériques (partition de 70 minutes pour 7 chanteurs et 7 instrumentistes) qu'oniriques (apparitions d'anges, de « voyantes » et de « visionnaires »).

Du livret, d'où émergent de nombreuses incantations dans une langue inventée par le compositeur, à la musique elle-même, basée sur la délicate fusion des sources les plus hétérogènes, *Kopernikus* offre le nec plus ultra de l'art de Claude Vivier. De ce point de vue, l'opéra créé en 1980 à Montréal pourrait désorienter le public non averti. Cette crainte est évacuée dès l'entrée dans la salle. Sur la scène éclairée par de petites lampes jaunes, un homme est allongé, tel un gisant. Nul besoin de consulter le programme pour deviner alors que l'on va assister à un « rituel de mort », conformément au sous-titre de l'œuvre.

Une fois le public installé, les interprètes prennent place sur le plateau, chanteurs au premier plan autour de l'être inanimé et instrumentistes en couronne au-dessus d'eux, derrière de petites tables noires. Tous sont vêtus de blanc. Le spectacle commence. Le visage d'une jeune femme apparaît dans une petite télé calée sous le lit de l'homme immobile, comme pour lui souffler quelques paroles apaisantes. Elle évoque un avenir radieux, quand « une tendre mélodie, d'une douceur jamais murmurée encore par une mère aimante » viendra éveiller celui auquel elle s'adresse. Puis elle se fige, et l'action musicale commence.

Tels des rois mages tenant dans leurs mains une précieuse offrande (la partition défilant sur une tablette numérique), les

chanteurs s'approchent à tour de rôle du corps inanimé pour lui insuffler vie. Revenu d'entre les mots, au sens propre, avec moult émissions incongrues, sifflements et tapotements des lèvres, le chant imaginé par Vivier possède la force hypnotique d'un rituel purificateur. Et, en même temps, l'incroyable fraîcheur d'un jeu d'enfant. La dimension instrumentale est du même ordre, paradoxale. Les harmonies et les timbres résultent d'une écriture hautement sophistiquée, mais leur expression siège dans l'ingénu.

Brouillage de repères

D'essence répétitive et d'idéal spectral (tendance Michaël Levinas), le langage de Vivier invalide les esthétiques et s'impose dans une forme d'utopie qui rappelle celle que Karlheinz Stockhausen développe au même moment dans son opéra *Licht*, dont le premier volet sera créé un an après *Kopernikus*. L'histoire, si l'on peut dire, racontée dans cet opéra procède également du brouillage de repères. Ouverte avec Lewis Carroll (les paroles de la jeune femme sur la vidéo), elle se poursuit avec d'autres artisans du rêve, tels Merlin l'enchanteur, la Reine de la nuit, Isolde et surtout Agni, la déesse hindoue du feu.

Labyrinthique ? Jamais, dans la mise en scène de chaman réussie par Peter Sellars. Semblable à la musique qui flotte dans les airs et porte dans les êtres, le travail de l'Américain permet à chaque interprète de transcender le geste (Michael Schumacher, le gisant qui s'anime au second acte), le son (les instrumentistes de l'Instant donné) et le chant (l'ensemble vocal Roomful of Teeth). Copernic, puisque c'est de lui qu'il s'agit au cœur de l'opéra, a révélé le double mouvement des planètes, sur elles-mêmes et autour du Soleil. Il en va de même avec le chef-d'œuvre de Vivier, en révolution autour de son astre de prédilection : la fantaisie. ■

PIERRE GERVASONI

Kopernikus, de Claude Vivier.
Espace Cardin, Paris, jusqu'au 8 décembre. Théâtre du Capitole, à Toulouse, du 11 au 13 décembre. Nouveau Théâtre de Montreuil, du 17 au 19 décembre.



KOPERNIKUS DE CLAUDE VIVIER DANS L'ESPACE ÉPURÉ DE PETER SELLARS

Le 8 décembre 2018 par [Michèle Tosi](#)

Après *Donnerstag aus Licht* de Karlheinz Stockhausen à l'Opéra comique, *Kopernikus* de [Claude Vivier](#) à l'Espace Pierre Cardin semble prolonger la « Vision » du maître de Cologne, dans une œuvre baignée de spiritualité dont [Peter Sellars](#) souligne la dimension extatique et ritualisante.

Kopernikus, l'unique opéra de Vivier composé en 1978-79 boucle le portrait en cinq dates que le Festival d'Automne consacre cette année au compositeur québécois. Né de parents inconnus et mort à 34 ans, sauvagement assassiné, l'enfant terrible de la contemporaine laisse un catalogue d'une cinquantaine d'œuvres abordant tous les genres, où la voix et le chœur tiennent une place de choix. S'il a adhéré au mouvement spectral auprès de Tristan Murail et Gérard Grisey, Vivier reste fasciné par la personnalité et la musique de Stockhausen, adepte comme lui d'un syncrétisme religieux et partageant la même quête de spiritualité à travers une œuvre autobiographique, traversée par le thème de l'enfance notamment.



A ce titre, *Kopernikus* est tout à la fois rituel de mort et conte initiatique. Le livret écrit par le compositeur est sans action ni histoire proprement dites, mêlant citation (Lewis Carroll), messages poétiques personnels et langue inventée, au-delà du sens. Le texte fleuve est traversé par les personnages de Merlin l'Enchanteur, de la Reine de la Nuit, d'Isolde, de Copernic bien sûr (et tous ceux qui scrutent les étoiles) ou encore d'Agni, la bonne fée (bonne mère) alias déesse hindoue du feu. C'est elle qui accompagne l'« Éveillé » dans une seconde partie un rien redondante et moins inspirée, si ce n'est qu'elle fait intervenir la danse, celle de Michael Schumacher qui intègre l'ensemble vocal à sa chorégraphie de gestes stylisés.

Sept chanteurs tout de blanc vêtus, incarnent à tour de rôle les personnages sus-dits, leur tablette aussi fonctionnelle que symbolique dans les mains. Ils entourent le défunt, allongé au centre du plateau dans toute la première partie. Sept instrumentistes dans le même costume blanc surplombent la scène - le chiffre 14 étant le jour anniversaire de Vivier. L'ensemble très atypique et non dirigé compte un hautbois, trois clarinettes, un trombone et un violon auxquels s'ajoute la mythique trompette et ses sourdines (Stockhausen demeure), cachée dans les cintres par [Peter Sellars](#). Vivier dit s'être inspiré des cérémonies de crémation à Bali qu'il venait de découvrir, là où le deuil s'accompagne, des heures durant, du gamelan et autres déplorations chantées. Adepte de l'épuration, [Peter Sellars](#) conçoit son travail dans l'économie du geste et des déplacements. Les percussions résonnantes qui articulent le rituel (gong, cymbales, cloches tubes, glockenspiel...) sont à jardin, sur le plateau et à portée de main des chanteurs qui les jouent eux-mêmes.



Côté vocal, c'est la scansion du texte, répétitive et incantatoire, qui domine, avec l'idée de la « formule » (Stockhausen toujours) sur l'intervalle de quarte descendante. Ce qui n'empêche pas l'Aveugle-prophète - superbe Cameron Beauchamp - d'adopter la déclamation stylisée de l'Opéra chinois et ses glissandi fantasques qui s'inscrivent parfois sur le chant diphonique du chœur. Ce bourdon sophistiqué - superbes voix d'hommes des Roomful of Teeth - soutient de magnifiques solos réservés aux voix de femmes, Esteli Gomez, Martha Cluver, Virginia Kelsey et Caroline Shaw, exemplaires dans les rôles multiples qu'elles incarnent. Dans le registre de la douceur toujours, le sifflement et ses allures glissées prend une importance singulière, tout comme l'émission vocale bouche fermée ou filtrée par la main. Les musiciens de l'Instant donné ne démeritent pas. Solidaires des voix qu'ils doublent pour servir le rituel, ils dialoguent également avec elles (les instruments « parlent » aussi chez Vivier) et assument de vertigineux solos : celui du violon (superbe Naaman Sluchin), du trombone (Mathieu Adam très exposé) et de la trompette (réactif Matthias Champon).

« Le musicien doit organiser non plus de la musique mais des séances de révélation, des séances d'incantation [...] ». Ainsi s'exprimait Claude Vivier dans les notes de programme de la première production de l'opéra *Kopernikus* présentée à Montréal les 8 et 9 mai 1980. Comme pour Stockhausen, la musique chez Vivier est d'essence sacrée et doit nous relier au mouvement des astres dans un éveil à la conscience cosmique : *Kopernikus*, c'est lui.

Crédits photographiques : © Vincent Pontet